



Salagosse, Laurent Aït Benalla, 2019 : la conception d'un documentaire télévisuel à caractère politique

par Fanny Ripoll

Le documentaire produit par Les Films d'Ici Méditerranée et diffusé par France 3 Occitanie prend pour cadre la Maison de l'Enfance de Salagosse, qui accueille des jeunes garçons de 13 à 21 ans, certains placés par l'Aide Sociale à l'Enfance pour les mineurs non accompagnés. Cette structure située dans un hameau éloigné des Cévennes permet aux jeunes, pendant deux ans au moins, de préparer un CAP (métallurgie, peinture ou maçonnerie), et de maitriser la langue française. Le film présente plusieurs personnalités, toutes singulières, qui cohabitent dans cette nature omniprésente où chacun se dévoile à sa manière.

Laurent Aït Benalla se rend sur le lieu deux ans et demi avant le tournage. Cela lui permet d'observer le site et de rencontrer les habitants du hameau. Au début, les jeunes sont très fermés face au regard de la caméra; le but est de les familiariser avec celle-ci pour effacer leur méfiance. Un garçon se demande pourquoi la caméra est silencieuse; dans les montagnes au Maroc, les caméras de surveillance font un bruit robotique lorsqu'elles pivotent. Le réalisateur veut casser le souvenir symbolique de la caméra péjorative comme outil étatique et répressif, pour la redécouvrir comme un moyen d'expression libre. Son objectif est aussi d'apprendre à connaître ces jeunes en leur proposant des activités de création: le tournage d'un clip vidéo, d'une comédie et divers ateliers de réalisation. Laurent Aït Benalla loge dans un appartement situé à côté de l'internat; il mange et vit avec les jeunes, les suit dans leur quotidien et leurs études. Il rédige une première note d'intention dès novembre 2017, qui fixe son dessein auctorial à partir de ses premiers repérages. Un an après en découle un dossier final¹ avec un scénario segmenté, qui va guider la forme finale de son projet. Le cinéaste filme seul et assure le tournage avec une unique caméra pendant un an, puis son ingénieure du son, Yuki Usami, le rejoint pour travailler avec lui.

Le lieu

Au cœur de cette nature écrasante, les personnalités des protagonistes s'affirment au rythme du temps qui passe. Trois saisons défilent lors du tournage, de l'hiver à l'été; elles témoignent de l'apprivoisement du lieu par ces jeunes faisant d'abord face à une infranchissable brume hivernale. Elle laissera place à un paysage dégagé, une atmosphère ensoleillée pleine de perspectives et de liberté où ils s'évaderont à travers ses décors.

Le film est tourné vers le présent et vers l'avenir d'une vie nouvelle pour les résidents, dans ce lieu calme où rien ne peut leur arriver et où ils peuvent développer leurs passions et leurs envies. Ils laissent leurs anciennes peaux et identités en se reconstruisant par la langue, le divertissement et le travail. La première scène du scénario de novembre 2018, titrée « L'empreinte des corps », et la dernière, « Noces »², renvoient toutes deux à cette évolution. La

¹ Ce dossier d'avance avant-réalisation de novembre 2018 contient un « traitement narratif » (ici nommé scénario), une note de réalisation, un *moodbord*, et une présentation des décors, des personnages et de la dramaturgie

² Scènes 1 et 43 du scénario de 2018 (voir annexes).

neige rude et froide devient un lieu de distraction apprivoisé par les jeunes. Laurent Aït Benalla n'a pas intégré la première scène dans son film, en raison de coupes pour respecter la durée télévisuelle standard de 52 minutes. Il a choisi d'appuyer la dimension du temps qui passe, par des scènes de dialogue plus longues qui laissent place à l'improvisation. Comme dans la deuxième partie de la scène 9 « Sancho et Don Quichotte », Laurent Aït Benalla avait pour intention de présenter Bruno, le veilleur de nuit, par son passe-temps : « [...] il passe ses nuits de veille au centre à adapter la traduction de la Bible des Septante de Giguet (1865) qu'il trouve trop influencée par la foi catholique³. » Dans le film, la scène commence comme décrite dans le scénario. Soudainement, un jeune qui n'arrive pas à trouver le sommeil le rejoint à l'extérieur ; Bruno, d'une manière paternelle, lui donne des conseils pour s'endormir. Le réalisateur ne prévoit aucun dialogue dans le scénario, mais convoque une grammaire de fiction par l'esthétique de certaines séquences. Une longue discussion prend place avec des champs-contrechamps, entrecoupée par des plans nocturnes de la nature, sombre et froide.

Le reiet

Au centre de ce théâtre montagneux, les conditions sont parfois très rudes. Le réalisateur veut révéler une vision subjective de la structure : la scène d'ouverture du documentaire nous propulse au réveil des résidents, dans une ambiance stricte où l'autorité se fait entendre. Dès la première heure, un éducateur spécialisé surnommé Popeye frappe les portes et annonce aux jeunes qu'il est l'heure de se lever. Avec sa voix portante et son ton autoritaire, on ressent aussi une bienveillance paternelle et la familiarité entre les protagonistes. Mais, entre un réseau wifi inexistant, un climat froid et les règles à respecter, on discerne un rejet du lieu par ceux qui y demeurent.

14. L'isolement forcé

En hiver à Salagosse, il arrive parfois que la route soit bloquée par la neige pendant deux ou trois jours. Stupeur des internes qui découvrent un matin que les quarante centimètres de neige tombés dans la nuit les ont coupés du monde. L'école et les activités sont suspendues et la vie doit s'organiser. Mamoudou qui a déjà vécu ça l'année dernière propose d'assurer la cuisine. Bruno le veilleur de nuit, coincé sur place, distribue les pelles pour que les autres déneigent l'entrée des bâtiments : les studios éparpillés dans le hameau, la salle de jeu, le réfectoire. Beaucoup râlent contre cet isolement forcé. Ils sont dans le pire endroit de la planète et ont envie de se barrer une fois pour toute !

Doc 1. Scène 14 p. 29 du scénario de novembre 2018.





Doc. 2. Photos de repérages, p. 14 de la note d'intention du dossier de production de novembre 2017.

³ Présentation des encadrants du centre éducatif, p. 15 du scénario (voir annexes).

Dans la scène 11 du scénario⁴, le réalisateur introduit le jeune nigérian Godstime à travers sa passion pour la musique, mêlée aux bruits métalliques de l'atelier de mécanique, le portrait du personnage devant être dressé plus tard, dans le cadre d'une interview menée par Sannoussy, un autre jeune résident originaire de Guinée-Conakry. La scène prend une toute autre tournure dans le documentaire; elle dévoile la végétation qui fait fondamentalement partie du lieu, s'alliant aux flashs métalliques. Le grésillement des machines bourdonne tandis que Godstime travaille méticuleusement. Le rythme des plans s'accélère. Le cadre devient entièrement rouge, on ne perçoit plus que les éclairs des fers à souder, et des notes inquiétantes s'ajoutent à la cacophonie des machines. Soudainement, un plan sur la nature dense et tout s'arrête. Un monologue commence, puis Goldstime est directement filmé dans son lit, un endroit intime. Il raconte qu'il est à Salagosse parce qu'il n'a pas le choix. Cette séquence heurte la cohérence visuelle et sonore; elle relate le rejet de la situation pour ses jeunes, par une esthétique onirique qui peut renvoyer plus à la fiction.

Lors de notre rencontre à Montpellier, Sanoussy m'a aussi parlé du manque de liberté qu'il a ressenti à Salagosse. Un quotidien rythmé par des horaires à respecter entre le lever, les repas et le couvre-feu. En tant qu'amateur de basket et de football, il a ressenti une grande frustration de ne pouvoir regarder que les débuts des matchs. En 2019, il a emménagé à Montpellier, dans un appartement où il se sent bien. La vie est plus agréable sans couvre-feu, ni horaire pour les repas. ; il se déplace à scooter et peut enfin être autonome. Tandis que certains anciens élèvent restent au Vigan pour travailler, d'autres comme Sanoussy ont souhaité quitter les Cévennes et tracer leur chemin ailleurs : « C'était compliqué, vraiment compliqué. J'ai failli péter un câble à la fin, il fallait que je descende.⁵ »

Au long du film, les saisons s'adoucissent tandis que les jeunes s'affirment par le langage et les relations qu'ils développent. Ils évoluent et gagnent en maturité dans ce décor tranquille qui apparaît de plus en plus agréable. Plus tard, on retrouve Sanoussy et Emanuel, un jeune réfugié albanais passionné par la régie son et lumière, à l'Université Paul Valéry de Montpellier, où ils passent un diplôme d'études en langue française. La fierté d'être dans un lieu d'études supérieures en dit beaucoup sur leur investissement et leur évolution. Vers la fin du film, on retrouve Emanuel accompagné de techniciens, préparant une estrade pour un concert. Comme dans le théâtre de la vie, il se met en scène lui-même.

Sanoussy garde aussi de bons souvenirs de Salagosse, et une grande quantité de photos sur son téléphone. Peut-être même un jour, dans deux ou trois ans, pourrait-il y retourner pour voir, mais pas tout de suite. « Au bout du compte, cette période de formation, dans ce lieu insoupçonné, sera aussi et surtout une période de transformation.6 »

L'abstraction comme parti pris politique

Le film de Laurent Aït Benalla ne cède pas au *pathos* pour se concentrer sur l'avenir. Dans la note d'intention de 2017 et le scénario de 2018, on retrouve certains détails concernant la vie passée des jeunes, des anecdotes qui permettent de mieux cerner leur personnalité. La plupart ne sont pas présentes dans le film, qui respecte la pudeur des protagonistes. De plus il y a les questions administratives liées au statut de réfugié, trop terre-à-terre et que le réalisateur n'a pas voulu intégrer dans son film. Le documentaire est secondaire par rapport aux relations qu'il a nouées lors de son projet. Il ne veut rien y intégrer qui soit préjudiciable aux jeunes. La confiance est

⁴ Scène 11 du scénario : « La passion selon Godstime » (voir annexes).

⁵ Rencontre avec Sanoussy au café Le Dôme (Montpellier), le 02 novembre 2021.

⁶ Prologue du scénario, p. 4 (voir annexes).

primordiale; vivre avec eux et créer un lien fort éthiquement, ce n'est pas seulement pour le travail. Il y a des vies derrière les images qu'il capture. Les relations humaines sont prioritaires pour lui face au documentaire; il refuse de faire naître la compassion des spectateurs. Cela permet de conserver une dimension intime avec ces jeunes, en traduisant la difficulté de leurs rencontres. La focale du présent tournée vers leur futur, il questionne politiquement ses spectateurs.

« Ils ont une histoire derrière eux : cette situation d'exil est leur point commun. Pourtant, le film ne cherchera pas à développer ce *pathos*. Au contraire, il se proposera, à l'image des jeunes de Salagosse, d'y répondre par une soif de vie et d'expériences nouvelles qui auront vocation à réenchanter le réel. Car ils vont de l'avant. Ils dévorent la vie comme si rien ne les retenait en arrière. Ils ont surtout une capacité d'adaptation et de résilience absolument sidérantes. 7 »

Étant donné que l'objet filmique laisse une place prioritaire au réel et à l'improvisation, on retrouve des écarts avec le scénario prévu. Le documentaire est rythmé par les saisons qui passent, en même temps que les jeunes évoluent, qu'ils s'ouvrent par le travail et la langue. Ils vont apprendre à domestiquer cette vaste nature. Le réalisateur laisse intervenir le réel, tout en se détachant de l'institution pour se concentrer sur les différentes personnalités, en saisissant la pudeur et l'ambition de ses jeunes résidents.

Laurent Aït Benalla continue de croiser certains des jeunes à Montpellier depuis la fin du tournage. Pourtant, le réalisateur, comme certains autres anciens résidents, ne ressent pas la nostalgie du hameau. La plupart n'ont jamais remis les pieds dans ce lieu isolé. Il a dû lutter dans ce lieu avec cette jeunesse loin des films et des caméras, s'investir et créer des liens forts, plus importants que le documentaire lui-même.

Documents annexés :

- 1. Séquence 1 (p. 20-21) et séquence 43 (p. 45-46) du scénario de novembre 2018.
- 2. Présentation de Bruno, scénario de novembre 2018 (p. 15).
- 3. Séquence 11, scénario de novembre 2018 (p. 27-28).
- 4. Prologue du scénario de novembre 2018 (p. 4-5).

-

⁷ *Ibid.*, p. 4-5 (voir annexes).

TRAITEMENT NARRATIF

1. DANS LE FROID PIQUANT DE L'HIVER

1. L'empreinte des corps

Sur une pente enneigée, des adolescents font des courses de luge qui finissent par des chutes et des rires. Ils sont un petit groupe majoritairement composé d'Africains. Ils ont entre 15 et 18 ans et sont accompagnés de personnes plus âgées qui les encadrent en jouant aussi.

L'un des jeunes, tentant de faire tenir un bloc de neige sur sa tête et de marcher avec, s'étonne qu'elle ne coule pas comme du sable. Son jeu devient contagieux, et tous s'y essaient. Chacun se met à porter des gros blocs de neige sur la tête et le premier qui le fait tomber a perdu. Ils rient beaucoup de ce jeu tout juste



imaginé.

Autour d'une table d'orientation qui domine la plaine, ils s'amusent à déchiffrer les directions. Leurs bras s'agitent sur fond de ciel bleu. Certains lancent des expressions en italien en pointant leur doigt vers l'Est, en espagnol en pointant vers le Sud. L'un des jeunes montre la direction de l'Albanie, son pays : là-bas

aussi il arrive qu'il neige.

Un autre demande à un jeune pakistanais où se trouve son pays. Il plaisante en disant qu'on peut y aller par la gauche ou par la droite, car c'est de l'autre côté de la planète.

Les bras en croix, les uns après les autres se laissent tomber en arrière. Ils se relèvent avec précaution pour admirer l'empreinte de leurs corps dans l'épaisse couche de neige.

Ils tracent leurs noms avec leurs gants. Ils s'appellent Lansana, Amadou, Emanuel, Sanoussy, Qamar, Ibrahima, N'falyba, Anas, Mamoudou...

Générique.

2. Le réveil de Popeye

Un hameau noyé dans une brume épaisse. Ici il n'a pas neigé mais la lumière du jour est blafarde, elle le restera jusqu'au soir. Nous sommes à huit cents mètres d'altitude, dans les Cévennes. Au réfectoire, Christine, dame de maison, prépare le petit-déjeuner. Une vingtaine de bols sont disposés sur des tables. Céréales, pains, jus de fruits, serviettes, elle est attentive à tout et accomplit des gestes sûrs et précis, traduisant une longue fréquentation des lieux.

A l'étage, dans la lumière vacillante des néons, les couloirs vides portent les traces d'usure et de rage : inscriptions sur les murs recouverts de peinture écaillée, barreaux à certaines fenêtres... Un éducateur, que l'on surnomme Popeye du fait de sa carrure impressionnante, arpente les couloirs au pas de charge et sonne le réveil. Il frappe aux portes comme s'il allait les défoncer à coups de poing. Il parle si fort qu'il pourrait réveiller la vallée, mais il use de terme affectueux et prévenants en passant devant chaque porte :

« Emanuel, mon petit Roumain, il est l'heure, faut se

Mamadi il est bientôt huit heures, allez debout fils! Lansana, tu es déjà debout ?C'est bien mon poulet! Gurpreet, mon petit, le petit-déj' est prêt, debout. Je repasse dans cinq minutes, t'as intérêt à être levé! »

Si un pensionnaire dort encore quand il repasse, il n'hésite pas à employer une méthode à lui : soulever le matelas pour forcer le réveil, ce qui produit évidemment un effet de surprise :

« Arrête tes conneries, merde, je t'ai dit que j'arrivais!

- T'étais prévenu mon poulet! Allez dépêche-toi! »

Des spots lumineux colorent son visage par intermittence à mesure qu'il égrène les noms et les remerciements. Il pointe du doigt ceux qu'il nomme tandis que les basses lourdes de la musique montent doucement. Puis il chante. D'autres jeunes le rejoignent sur scène. Il y a Mamoudou, toujours avec sa toque sur la tête, qui esquisse des pas de danse, Sanoussy qui fait de grands sourires en criant des mercis à l'auditoire.

Le micro passe de main en main et devient une attraction autant qu'un portevoix.

Un peu en retrait, Amjad boit fièrement de la bière avec Manon son amie, qui l'a rejoint. Il annonce à un ancien des lieux qu'il a d'obtenu son CAP et que sa demande d'asile politique a été acceptée. Il rayonne en disant ça, Manon est émue de l'entendre le dire fièrement. Amjad dégage maintenant une assurance tout à fait neuve et son français s'est nettement amélioré.

La musique sur la scène occupée par les jeunes qui se donnent à fond emportés par Godstime. Tout le monde est là, et les gens dansent autour de Popeye, de Clarisse, d'Emanuel, de Nicolas et de ses amis. La lumière aussi semble danser et elle met en évidence Don Quichotte et les bâtisses du hameau en fête tout comme les grands arbres.

Le bonheur à Salagosse se propage en écho jusque loin dans la vallée.

42. L'invité surprise

La nuit est très avancée, il ne reste plus qu'une poignée d'intrépides à danser tandis qu'un dernier groupe remballe ses instruments sur la scène.

C'est alors qu'un grand âne blanc fait son apparition. Il surgit de la nuit et entre tranquillement au pas sur la place. Il n'a pas de licol, pas de maître, il est venu de lui-même.

Mamoudou et Sanoussy le regardent, ébahis. L'animal est grand, majestueux. La couleur de sa robe le fait ressortir dans la nuit. Les humains ne lui font pas peur et il se montre curieux, allant de groupe en groupe. On lui flatte l'encolure, on lui gratte les oreilles, on lui caresse le dos. L'âne s'impose, il semble être chez lui ici. Puis il se fige et reste seul, immobile sur la place, impassible devant les lumières de la scène qui clignotent avant d'être démontées.

43. Noces

Journée d'été. Le soleil tape fort et il fait très chaud. Aboulaye a entraîné ses amis à Cluny, un lieu de baignade où la rivière naissante se fraye un passage entre les rochers qui forment des barrages naturels. Mamoudou, Sanoussy, Emanuel, Lansana et d'autres installent leurs serviette sur la pierre chaude. Aboulaye va tout de suite à l'eau, il tente de remonter le courant à la brasse. Il paraît à l'aise, se joue de la force des éléments en disparaissant sous l'eau pour réapparaître quelques mètres en amont.

Certains plongent depuis les rochers pour le rejoindre. Sanoussy, assis sur sa serviette, commente avec humour leurs sauts acrobatiques. Mais dès que l'un des nageurs tarde à refaire surface, il s'inquiète. Mamoudou, lui, reste dans la zone où il a pied. Il craint de glisser sur la mousse. Il ne sait pas nager.

Les voilà maintenant étendus sur les pierres, au soleil, se réchauffant des eaux

fraîches.

Des gouttes d'eau perlent sur leur peau noire. Ils ont les yeux fermés. Les cigales omniprésentes n'empêchent pas leur sommeil. Elles les accompagnent au contraire dans ce mouvement lent d'absence à eux-mêmes et remplissent joyeusement l'air brûlant qu'ils respirent.

Bruno

Veilleur de nuit à Salagosse depuis quinze ans, ancien gérant d'un bar de rugbymen à Béziers, Bruno a la soixantaine. Autodidacte, archéologue amateur qui sait où trouver des pièces romaines qui affleurent du sol, il est passionné de civilisations anciennes et d'égyptologie. Il s'est lancé dans un projet aussi déraisonnable que poétique : il passe ses nuits de veille au centre à adapter la traduction de la Septante de Giguet (1865) qu'il trouve trop influencée par la foi catholique. Personne ici ne soupçonne cet aspect de la vie intellectuelle de Bruno qui vit à contretemps, croisant les jeunes quand ils se couchent et partant le matin avant que les professeurs n'arrivent. Bruno qui ressasse l'histoire des premiers hommes, est un passeur de la profondeur des choses, du temps et de l'espace.

Popeye

Éducateur spécialisé, il a connu l'époque du centre éducatif renforcé. On le surnomme ainsi (son vrai nom est Jean-Louis) à cause de sa carrure et de l'épaisseur de ses bras. Il est un amoureux de la nature, prend ses vacances pendant la migration des palombes - c'est un chasseur - et aime aller en forêt. Il pêche et aime transmettre son goût de la nature aux jeunes du centre. L'été, il les emmène sur la côte pour pêcher. Popeye est un paradoxe ambulant, fort en gueule — il parle aussi très fort — mais très attentionné et presque doux avec chacun. Il paraît parfois rudoyer verbalement les jeunes mais il le fait en disant « mon petit », « mon garçon » ou « mon fils ». Et les jeunes adorent sa figure paternelle et colossale.

Stéphane

La quarantaine, il s'occupe de la phase de transition des jeunes qui quittent l'internat pour vivre en semi-autonomie en ville. Il les accompagne dans leurs démarches administratives : signatures des premiers contrats de travail, ouvertures de comptes bancaires, visites d'appartements. Dégarni et large d'épaules, Stéphane est un éducateur au franc-parler chevillé au corps. Enfant du pays, il ne passe pas par quatre chemins et dit les choses telles qu'elles sont, au risque d'être cru et direct.

Nicolas

Chef du service éducatif, la cinquantaine, Nicolas est un ancien éducateur spécialisé parvenu tardivement à cette profession après avoir roulé sa bosse : il a fait dix mille métiers et connaît finement la nature humaine. Il régit la vie de Salagosse, impulsant depuis peu une politique culturelle dans les lieux. Passionné de musique, il arpente les festivals à longueur d'année et rêve de monter un festival à Salagosse, en en faisant, à terme, un lieu de résidence d'artistes pour que les jeunes expérimentent autre chose que les métiers manuels et dits « tendus » auxquels les impératifs administratifs les contraignent.

sur les villas ou les appartements du Vigan. Tu ne viendras ici que pour suivre l'école et la formation. Une fois que tu auras le CAP, on t'aidera à chercher un travail et après quelques mois de contrats, on s'occupera de ta demande de titre de séjour et tu pourras prendre ton propre appartement. Tu le sais ça : pour avoir un titre de séjour, il faut impérativement être sous contrat après tes 18 ans. »

L'interprète demande son âge au garçon. Il répond qu'il a quatorze ans et demi, qu'il a tout compris, et il répond par la négative quand Nicolas lui demande s'il a des questions.

Emanuel, le jeune albanais que par moquerie Popeye appelle le Roumain, attend devant le bureau de Nicolas. Il aime prendre soin des nouveaux arrivants. Il a tout de suite un geste amical, pose sa main sur l'épaule du garçon et lui répète en boucle une phrase en arabe qu'il a apprise : « Machi mouchkil a sahbi machi mouchkil (il n'y a pas de problème mon ami). »

Nicolas, les yeux gonflés d'émotion, les regarde s'éloigner.

11. La passion selon Godstime

Des bruits de forge, de métal qu'on frappe : le son imprime à l'espace une rythmique presque musicale. Nous sommes dans l'atelier de métallerie du centre. C'est Ahmed qui le dirige : sa barbe et ses cheveux gris contribuent à lui donner un air paternel et rassurant. À l'écoute de ceux dont il a la charge, il est parvenu à faire de son atelier un lieu de convivialité, si bien que les jeunes sont très attachés à lui.

Gurpreet arrive et salue Ahmed chaleureusement. C'est comme ça à chaque fois qu'il rencontre son professeur : il le considère comme un père ici en France, où il ne connaît personne.

Godstime, jeune anglophone du Nigeria, arrive à son tour et met son blouson dans son casier, ainsi que ses colliers en faux or rutilant dont il aime s'affubler. Il passe son bleu de travail et prend ses lunettes de sécurité. Des camarades lui piquent un collier pour rigoler, refusent de lui rendre, Godstime s'en fiche. Il en faut plus pour le démonter.

Tandis qu'il s'assoit sur une caisse de bois, il met son casque et écoute de la musique en attendant le début du cours. La rythmique, sur laquelle il a écrit des paroles, monte doucement et tandis qu'il se met à chanter, dans ce réduit graisseux et métallique, son visage s'illumine :

Hello, It's me again, I'm Godstime, the african boy.
Hello, some years ago, my mama used to say when I see love on your eyes, I pray I pray for your life, I pray for your future
And now I love my life, and I pray for my friends
Cauz I feel blessed cauz I'm alive,
I love my life, I love my life.

Godstime a la musique dans la sang. Il veut faire de la scène et compose des morceaux qu'il s'enregistre dans sa chambre avec des moyens rudimentaires. Il chante le bonheur d'être et ça a de l'allure!

Lorsqu'Ahmed l'interrompt, Godstime revient à lui et aux autres. Il écoute Ahmed leur présenter un dessin industriel qui sera le projet du jour. Mais lorsqu'ensuite, devant son poste de travail, il soudera le métal, il ne pourra pas s'empêcher de chanter à nouveau. Mais cette fois, dans le bruit des machines et des outils qui lui donneront le rythme :

« I love my life, I love my life, I love my life... »

12. Un songe en forêt

Vêtu d'une combinaison pareille à une tenue de camouflage, Sanoussy arpente la forêt. Grand et fin comme les hauts troncs qui s'élèvent vers le ciel, il est vu en légère contre-plongée, magnifiant ainsi son rapport à l'espace. Il semble dépasser les arbres qui l'entourent.

Il touche un tronc d'une main inquiète, scrute l'horizon strié de lignes verticales, puis repart. Des branches au sol cassent sous ses pas. Il avance lentement comme à l'affût d'une proie. Il cherche à épouser les déformations du terrain, se retourne parfois, inquiet d'être lui-même traqué. Une autre branche casse dans un grand bruit. S'est-il fait repérer ? Il se fige, inspecte les alentours. Le silence est total. Les yeux de Sanoussy sont alertes, inquiets. Il doit s'éloigner du danger. Il bute alors sur un tronc et tombe à la renverse sur le dos. Les sapins qui l'entourent le dominent.

Il ne peut plus se retenir et éclate d'un grand rire qui se transforme en fou-rire. Ses amis, qui hors-champ le regardaient jouer, se tiennent les côtes après une concentration trop longtemps tenue.

Vu en plongée depuis la cime des arbres, Sanoussy se roule par terre et rit à gorge déployée.

13. Frapper plus fort

La lumière des grandes verrières du gymnase forme comme des petits rings sur le sol. Lansana frappe le punching-ball. Coups réguliers, accélérations, il semble affronter une part obscure de lui-même et se déchaîne. Peu à peu, le bruit des impacts s'assourdit pour ne laisser entendre plus que quelques coups brefs de souffle et d'expiration.

Son visage vu de très près : c'est comme s'il frappait la caméra elle-même.

Il cogne de plus en plus fort, de toute sa carrure imposante. La sueur baigne son visage. Il fixe sa cible et ses yeux brillent de fureur alors que les cordes du punching-ball grincent dans un bruit sourd, comme les portes dans un saloon de westerns.

Les bruits se propagent jusqu'à l'extérieur du gymnase, ils se mêlent au vent qui souffle en cette fin de journée, aux aboiements des chiens qui remontent de la vallée

Il neige. Bientôt le décor se transforme. Tout devient blanc dans le soir qui tombe.

Ces jeunes ont en moyenne 17 ans et s'apprêtent à se construire une vie nouvelle sur un territoire qu'ils découvrent. Voilà le point de départ du film. Voilà l'âge qui m'intéresse, car il entretient une relation presque magnétique avec la nature même du cinéma et sa capacité à révéler les êtres. Je suis curieux de leur langage, de leurs usages, de leurs visions du monde. Je voudrais entreprendre, avec eux, un film qui regorge d'impertinence, d'innocence, d'humour, de bifurcations, de contradictions et de doutes autant que d'assurance feinte. Une forme de ciné-plaisir pour clamer haut et fort ce désir de vie qui devrait être souverain, mais qui est malmené par les fantasmes et les idées reçues. Je pense bien sûr au cinéma de Jean Rouch qui dépasse les règles pour offrir, sous couvert de légèreté, une image privilégiée des questions de son temps à l'heure de la décolonisation.

Derrière ce contexte politique, le film sera un récit d'initiation, qui a pour cadre le hameau de Salagosse. Ici vit une communauté scolaire et d'apprentissage, constituée de personnalités aux parcours singuliers et qui sont à l'âge de tous les possibles : ils ont cru en une vie plus intense, plus désirable, plus vivable, en choisissant de partir ou en étant contraints de le faire (guerre, misère). Nous suivrons ces adolescents qui vivent pleinement, par leurs actes et leur engagement, le droit inhérent de chacun à devenir maître de son destin.

Le cadre de vie du hameau deviendra un lieu chrysalide, qui changera au rythme des saisons au même titre que les jeunes qui l'habitent. Et le film se donnera pour but de capter cette lente métamorphose qui s'opèrera sous nos yeux.

Nous attachant à ces adolescents au fil de trois saisons, nous les verrons se rebeller et se confronter à la vie en communauté, et rejeter parfois cette institution et ses membres à laquelle ils sont pourtant liés comme à une famille d'adoption. Les nouveaux arrivants devront trouver leur place dans le groupe, malgré les difficultés du langage, l'isolement forcé et la rudesse du climat.

Mus par une énergie hors du commun, ces jeunes aspirent désormais à vivre comme tous les jeunes de leur âge, ils veulent s'amuser, prendre du bon temps, se défouler. Le sport ici a une place primordiale : outre le fait que la scolarité les prépare à l'épreuve sportive qu'ils passeront lors du diplôme, il est un exutoire. Les jeunes boxent, font de la musculation, nagent, courent, font du vélo. Des activités non seulement ciné-géniques, mais qui les montre se confrontant à leurs propres limites, que ce soit dans le jeu ou dans le dépassement de soi. Et je veux attacher de l'importance à ces moments de solitude où l'individu est face à lui-même et où les rapports au monde sont autant d'intensités.

Au plus près d'eux, dans la vaste nature, nous apprendrons à connaître ces ados comme les autres. Beaucoup ont enduré de terribles épreuves : guerre, deuil, camp, prison, désert, traversée de la Méditerranée. (Is ont une histoire derrière eux : cette situation d'exil est leur point commun. Pourtant, le film ne cherchera pas à développer ce pathos. Au contraire, il se proposera, à l'image des jeunes de Salagosse, d'y répondre par une soif de vie et d'expériences nouvelles qu'

auront vocation à réenchanter le réel. Car ils vont de l'avant. Ils dévorent la vie comme si rien ne les retenait en arrière. Ils ont surtout une capacité d'adaptation et de résilience absolument sidérantes.

Entourées d'adultes (éducateurs, profs, veilleur de nuit, dames de maison...) qui les accompagnent dans cette éclosion à des réalités nouvelles, des personnalités fortes et charismatiques vont émerger, capables de bousculer bien des idées reçues, de surprendre, d'émerveiller.

Petit à petit, ils prendront de l'assurance, trouveront une tranquillité d'esprit, découvriront ou perfectionneront le langage comme leur rapport au monde, et noueront des liens indéfectibles avec les gens et les montagnes qui les entourent. Ils auront gagné en maturité et ils seront parvenus à cultiver une part d'eux-mêmes qu'ils ignoraient sûrement. Au bout du compte, cette période de formation, dans ce lieu insoupçonné, sera aussi et surtout une période de transformation.

